

The background of the cover is a watercolor illustration. The top half shows a textured, aged wall with patches of blue, green, and brown. Below the wall, a woman with reddish hair is lying on her back on a grassy field. She is wearing a long, patterned dress and has her right hand raised to her forehead. The overall style is soft and painterly.

Marilynne Robinson

Quand j'étais enfant, je lisais des livres

essais traduits de l'américain
par Simon Baril

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Depuis la parution, en 1980, de son premier roman, Marilynne Robinson s'est acquise une réputation internationale non seulement en tant que romancière mais aussi en tant qu'essayiste.

Le présent recueil convoque une pensée élaborée sur la longue durée pour approfondir les grands thèmes qui n'ont cessé de nourrir son travail d'écrivain et d'accompagner son parcours philosophique : de la fragmentation sociale à l'œuvre dans nos sociétés à la vulnérabilité de l'homme, en passant par la question – pour elle centrale – de la foi.

S'élevant contre la tentation contemporaine de séculariser et de rationaliser le monde à outrance, ce livre d'intervention, qui interroge les choix politiques et économiques de notre temps et les limites de plus en plus patentes d'un capitalisme manipulateur, constitue un plaidoyer contre l'austérité sous toutes ses formes et défend la primauté de l'éthique pour accéder à des solutions authentiques allant de pair avec un nécessaire dépassement de soi.

Marqué par une tension permanente entre les injonctions du collectif et l'aspiration humaine à la solitude (la poésie étant à considérer comme le plus bel usage que l'on puisse faire de cette dernière), cet ouvrage sans égal, d'une ironie parfois mordante, rend un hommage d'une rare profondeur tant au sens de la communauté qu'à la nécessité pour l'homme de ne pas se laisser réduire aux seules frontières de son espèce.

MARILYNNE ROBINSON

Auteur de quatre romans, dont La Maison de Noé (Albin Michel, 1983 ; nominé pour le Pulitzer Prize for Fiction), et, chez Actes Sud de : Gilead (2007 ; Pulitzer Prize 2005 for Fiction), Chez nous (2009 ; Orange Prize 2009 for Fiction), Lila (2015 ; dernière liste du National Book Award 2014), ainsi que de plusieurs essais très remarquables, Marilynne Robinson enseigne l'écriture à l'université de l'Iowa et vit à Iowa City.

DU MÊME AUTEUR

LA MAISON DE NOÉ, Albin Michel, 1983 ; Babel n° 1354.

GILEAD, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1296.

CHEZ NOUS, Actes Sud, 2009.

LILA, Actes Sud, 2015.

Illustration de couverture : Winslow Homer, *Daydreaming* (détail), 1880, collection privée / Photo © Christie's Images / Bridgeman Images

Certains de ces essais ont initialement été publiés, sous une forme légèrement différente, dans les publications suivantes : *Brick Magazine* ("Quand j'étais enfant"), *Christianity and Literature* ("Merveilleux amour"), *The Chronicle of Higher Education* ("Liberté de pensée", intitulé à l'origine "Liberté de penser"), *Commonweal* ("Imagination et communauté"), *The Nation* ("L'idéologie de l'Austérité") et *Salmagundi* ("Le destin des idées : Moïse").

"Lettres anglo-américaines"

Titre original :

When I Was a Child I Read Books

Éditeur original :

Farrar, Straus and Giroux, New York

© Marilynne Robinson, 2012

© ACTES SUD, 2016

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-06231-6

MARILYNNE ROBINSON

Quand j'étais enfant,
je lisais des livres

essais traduits de l'américain
par Simon Baril

ACTES SUD

*Pour mon frère, David Summers,
le premier et le meilleur de mes professeurs.*

PRÉFACE

Voici ce qu'écrivait Walt Whitman en 1870 : "L'Amérique est absolument en droit de chuter et de se perdre, mais de l'intérieur d'elle-même et non à partir de l'extérieur ; car je vois clairement que le monde étranger en sa totalité ne pourrait pas parvenir à la renverser. Mais ces partis bêtes et violents me font peur. N'ayant d'autre volonté que la leur propre, de plus en plus combatifs, de moins en moins tolérants quant à l'idée de l'ensemble et de la fraternité dans l'égalité, la parfaite égalité des États, à jamais clés de voûte des idées de l'Amérique, c'est à vous qu'il appartient de vous acheminer implicitement vers le refus total des partis, et de ne pas vous soumettre aveuglément à leurs dictateurs, mais de fermement garder votre jugement et de rester les maîtres, par-dessus eux tous." Et encore : "Il est de mode parmi les dilettantes et les petits-maîtres (et peut-être moi-même ne suis-je pas sans tache) de décrier en son entier la politique active de l'Amérique telle qu'elle se formule, comme étant au-delà de toute rédemption, et de s'en tenir soigneusement à distance. Voyez vous-même si vous ne tombez pas dans cette erreur. Il se peut que l'Amérique fasse très bien dans l'ensemble, en dépit de ces pitreries des

partis et de leurs meneurs, ces candidats à demi-cervele, de maints scrutins d'ânes bâtés, et de maints ratés aux élections, et des débitants de balivernes.” Ces passages proviennent de *Democratic Vistas**, essai aux allures d'hymne à la gloire de l'Amérique et de la Démocratie, deux mots interchangeable pour Whitman.

Il est vrai que la période qui suivit la guerre de Sécession fut l'une des plus sombres de l'histoire politique américaine. Il est tout aussi vrai que le pays finit par en sortir, relativement intact si l'on s'en tient aux critères s'appliquant dans de tels cas. Voilà qui a de quoi nous rassurer, nous qui vivons aujourd'hui dans un environnement politique caractérisé par la violence et saturé de balivernes. Nous avons droit aux donneurs de leçons passifs, qui pensent avoir prouvé leur pureté morale en déclarant l'échec de toute cette entreprise, et aux donneurs de leçons actifs, qui sont d'accord avec les premiers, à la différence près qu'une liquidation hâtivement organisée du patrimoine culturel suscite chez eux une forme d'espoir.

Whitman avait foi en la primauté d'un grand esprit de la Démocratie qui contrôlerait, ou corrigerait, les pires défauts de la civilisation. C'est peut-être en effet cet idéal qui nous a permis de tenir le cap, ou du moins de revenir enfin à une vie nationale meilleure, plus saine, à cette époque-là comme à toutes les autres périodes de notre histoire où la situation politique semblait au-delà de

* La traduction reproduite ici est celle de Jean-Paul Auxeméry, publiée en 2011 aux éditions Belin sous le titre *Perspectives démocratiques*. (Sauf indication contraire, les notes sont du traducteur.)

toute rédemption. Whitman dit que la Démocratie “est un mot formidable, dont l’histoire, je le crois, reste non écrite, parce que cette histoire est encore à mettre en actes*”. Pour Whitman, il est comparable au mot “Nature”, en ce que son histoire, et donc sa définition, demeure partielle et provisoire, bien que des phrases et des paragraphes importants aient été ajoutés de temps à autre.

Et si nous avons cessé d’aspirer à la Démocratie, ou même à la démocratie? Et si les mots “Démocratie” et “Amérique” étaient désormais séparés l’un de l’autre, et ne s’impliquaient plus mutuellement? De nos jours, il n’est pas rare d’entendre dire que nous avons perdu nos valeurs, que nous nous sommes égarés. Dans le climat actuel de désespoir, justifié ou non, certains d’entre nous se sont retournés contre notre héritage, contre le pays qui a émergé grâce à l’attention portée, de génération en génération, à l’éducation publique, à la santé publique, à la sécurité publique, à l’accès au suffrage, à l’égalité devant la loi. Ils estiment que ce pays – qu’ils qualifient de plus formidable du monde – a passé la majeure partie de son histoire à agir à l’encontre de sa propre (formidable) nature, et que les améliorations dont il a gratifié la vie de la plupart de ses habitants, ou, pour exprimer cela plus démocratiquement, dont les habitants ont eux-mêmes gratifié leurs vies, ont rendu ses citoyens faibles et dépendants. Comment la plus formidable nation de la terre parvient à maintenir un statut à ce point éminent alors qu’elle ploie sous le fardeau d’une population que ces patriotes n’aiment ni ne respectent, voilà à n’en pas douter

* Voir note p. 10.

une question intéressante. Quoi qu'il en soit, pour eux le retour à des valeurs traditionnelles semble supposer, en même temps qu'une sévérité revigorante et punitive envers ceux qui parmi nous sont vulnérables, l'établissement d'une sorte de monoculture religieuse que nous n'avons jamais eue et que nos institutions n'ont jamais encouragée.

Au xvii^e siècle, la loi du Maryland interdisait l'usage des mots "papistes" (les catholiques) ou "têtes rondes" (les puritains), termes belliqueux dans le Vieux Monde, dont les effets furent atténués ici grâce à des méthodes qui nous sont encore familières. Nous avons appris tôt à vivre avec la diversité, du moins selon les normes de l'époque. Il est utile de se souvenir que, durant les débuts de la colonisation européenne de l'Amérique, la terrible guerre de Trente Ans (1618-1648) déchirait les chrétiens d'Europe et que la Nouvelle-Angleterre était en grande partie peuplée de réfugiés protestants britanniques ayant fui l'oppression religieuse et la guerre sévissant dans leur Grande-Bretagne protestante. Ce qu'un regard rétrospectif et nostalgique pourrait transformer en homogénéité était vécu parmi ces cultures originelles comme une différence intolérable justifiant toutes les atrocités. De manière générale, les ancêtres de notre nation sont parvenus – toujours si l'on s'en tient aux normes en vigueur à l'époque – à éviter que ces conflits ne se propagent ici. Aujourd'hui, on pense dans certains milieux qu'il est antiaméricain de refuser de prendre part à cette frénésie que peut susciter la question de la différence religieuse. Il s'agit là, en fait, d'un exemple, d'importance cruciale, de patriotes autoproclamés attaquant l'essence même de notre héritage.

Comme n'importe quelle communauté humaine, nous avons traversé des périodes difficiles et nous en traverserons encore. La question est toujours de savoir si, dans l'ensemble, l'Amérique va bien, si, à quelque moment qu'on la prenne, la civilisation est assez solide pour résister à la crise qui frappe le moment en question, la décennie en question ou la génération en question, et ce malgré la propension à la malveillance et à la bêtise qui, présente partout et de tout temps, semble toutefois plus difficile à contrer en période de crise.

À quoi tient la bonne santé persistante de notre pays, sur laquelle ont jusqu'ici reposé sa stabilité et son dynamisme? Il est toujours nécessaire de préciser, bien qu'évidemment cela aille de soi, qu'un tel constat sous-entend une comparaison avec la norme humaine, et non avec l'utopie. La prospérité et le progrès dont nous avons pu jouir ne sont possibles que dans les sociétés où règne la paix civile. Nous y sommes parvenus tout en créant une population aux origines de plus en plus diverses. Pour finir de décrédibiliser cette fable qui associe "l'hétérogénéité" au conflit et à l'instabilité, il suffit de comparer l'Amérique aux pays qui prétendent être homogènes ou qui insistent pour le rester. L'histoire de l'Europe moderne est à cet égard éminemment instructive.

Par bonheur, nous sommes dans l'impossibilité d'arriver à une définition exhaustive ou définitive de l'Amérique, non seulement parce que notre population est en perpétuelle mutation, mais aussi, comme le dit Whitman, parce que nous n'avons jamais complètement réalisé l'idéal démocratique. Voilà une lumière très raisonnable sous laquelle examiner un héritage varié, plein de manquements et d'erreurs et

donc souvent qualifié d'hypocrisie ou d'échec, même par ceux qui se voient comme ses défenseurs. Pour Whitman, ce processus de découverte, avec tous ses ratés, est un passage splendide, métaphysiquement brillant de l'histoire humaine. En ce que ce moment honore et libère la personne humaine dans ce qu'elle a de sacré, il a pour moteur un puissant impératif religieux. Et Whitman d'écrire :

Il y a, dans les heures les plus sensées, une conscience, une pensée qui se lève, indépendante, et qui se meut en partant de tout le reste, dans le calme, comme les étoiles, qui brillent dans l'éternité. C'est la pensée de l'identité – la tienne pour toi, qui que tu sois, comme la mienne pour moi. Miracle des miracles, au-delà de toute expression, le plus spirituel et le plus imprécis des rêves de la terre, mais très solide réalité de base, et seule voie d'accès pour toutes les autres réalités. Dans ces heures de ferveur, au beau milieu des merveilles éloquentes du ciel et de la terre (éloquentes en ceci seulement qu'il y a ce Moi en leur centre), credo et conventions s'écroulent et ne sont plus d'aucun compte devant cette simple idée. Sous la luminosité de la vision du réel, ceci seulement prend possession, prend valeur*.

Pareil langage nous force à constater à quel point notre vocabulaire a dérivé au fil des générations. Loin du sentiment d'originalité radicale que Whitman évoque ici, l'identité semble aujourd'hui désigner l'appartenance à un groupe, basée sur l'ethnie,

* Voir note p. 10.

la religion ou telle ou telle affinité. Plutôt que d'affirmer le privilège miraculeux qu'il y a à exister en tant que créature consciente (considérant l'écrasante probabilité de ne pas exister, l'emploi du superlatif "miraculeux" paraît approprié), l'identité évoque désormais le fait de savoir où est sa place, culturellement et historiquement parlant. Et l'on considère cela comme une bonne chose. Parce qu'il a examiné et célébré la position centrale de celui qui perçoit, cette "très solide réalité de base", Whitman s'est lui-même vu accusé d'égotisme effréné. D'où il semble juste de conclure que certains de ses critiques ne comprennent rien à la physique ni à la métaphysique. Autrement dit, en changeant, notre vocabulaire n'a pas toujours progressé.

Comme le quaker qu'il était, Whitman écrivait : "Je dis que la grandeur réelle et permanente de ces États doit être leur religion, / Autrement il n'est point de grandeur réelle et permanente ; / (Ni caractère ni vie dignes de ce nom sans religion [...])." Ce passage est tiré de *Feuilles d'herbe**, de même que celui-ci : "Tout s'écarte pour le voyage des âmes, / Toute religion, toutes choses de poids, arts, gouvernements / – tout ce qui est ou fut apparent sur ce globe ou n'importe quel globe se coule en des cachettes et recoins devant la procession des âmes sur les grand-routes de l'univers." La vision de l'âme, de toutes les âmes, qui se réalisent en transformant ce qui les restreint, a été exprimée par de nombreux auteurs de cette période, tels qu'Emer-

* *Leaves of Grass*, le grand recueil de poésie de Walt Whitman, ici dans la traduction de Léon Bazalgette.

son, Melville et Dickinson, puis, plus tard, William James et Wallace Stevens. Pour tous ces gens, les systèmes de croyances finissent par disparaître et c'est la conscience elle-même qui est une révélation. Identifier le mystère sacré propre à chaque expérience individuelle, chaque vie – en donnant à ce mot son sens le plus vaste –, revient à atteindre l'idéal démocratique, et à accepter la difficile obligation d'honorer les autres et soi-même avec quelque chose approchant la révérence requise. C'est une vision totalement religieuse mais en aucune façon sectaire, totalement réaliste en ce qu'elle reconnaît le rôle central de la conscience humaine, totalement ouverte en ce qu'elle anticipe le bouleversement des valeurs actuelles, remplacées par des valeurs nouvelles, plus vraies, et s'en réjouit. Elle peut prétendre au titre de religion originelle de l'Amérique autant que n'importe quelle tradition exclusiviste ou réactionnaire, bien que ce soit le fondamentalisme que notre nostalgie ignorante élève à ce statut, avec pour conséquence que ceux qui ne se reconnaissent pas dans l'intégrisme religieux méprisent le passé tandis que ceux qui l'approuvent honnissent le présent.

J'ai passé la majeure partie de ma vie à étudier l'histoire et la littérature américaines. Si je me suis penchée sur l'histoire et la littérature d'autres pays, c'est peut-être avant tout dans le but de prendre du recul par rapport à cette civilisation. La magnanimité de ses plus grandes lois et institutions ainsi que sa poésie et sa philosophie dans ce qu'elles ont de plus beau m'émeuvent très profondément. Je sais qu'à chaque heure de chaque jour d'innombrables actes de générosité, morale autant que matérielle, sont accomplis parmi ses citoyens. Mais le langage

de la vie publique n'est plus empreint de générosité, et la grandeur d'âme qui a créé et soutenu nos meilleures institutions et réformé les pires d'entre elles s'est retrouvée effacée de la mémoire historique. Dans les deux camps, on affirme aujourd'hui que la seule force motrice de notre passé a été le capitalisme. Dans les deux camps, ce dernier est conçu comme un matérialisme avide à qui l'on devrait les comforts et les libertés de la vie moderne. Compris de la sorte, le capitalisme est, d'un côté, considéré comme providentiel : ses effets seraient à ce point positifs qu'il rendrait obsolète le "faites pour les autres ce que vous voudriez qu'ils fassent pour vous" des Écritures. De l'autre, il est perçu comme plus ou moins corrupteur et méprisable – néanmoins l'humanité serait incapable de lui opposer la moindre résistance.

Et personne n'en propose de définition. Mais, en cette époque où presque tous ceux qui ont à voir avec ces choses accordent au capitalisme le pouvoir absolu, notre grand système d'éducation publique est privé de moyens, abandonné, et nos prisons sont dans un état de dégradation qui nous déshonore. La logique économique actuelle, celle de ces dernières décennies, a une influence corrosive, sapant tout ce qu'elle touche, de notre puissance industrielle à notre investissement dans la recherche et jusqu'au bien-être de nos enfants. Je ne suis pas la première à suggérer qu'elle mine également notre vie politique.

Et si les bonnes institutions étaient en fait le produit de bonnes intentions? Et si le cynisme déguisé en rigueur et la cupidité déguisée en réalisme nous faisaient oublier les origines de la grandeur dont nous nous revendiquons – la puissance et la richesse en tant que bénéfices secondaires du progrès de la

liberté, ou, comme Whitman préférerait le formuler, de la Démocratie? Toutes ces choses se sont développées ensemble, après tout. Aujourd'hui, on invoque à tort et à travers "le peuple", une expression censée conférer de l'autorité aux affirmations et aux revendications de ceux qui l'emploient. Même s'il est permis de douter que ces derniers y aient souvent recours de bonne foi, le simple fait qu'on s'en serve autant prouve que nous sommes encore suffisamment démocrates pour estimer que, au final, l'autorité et la raison reviennent et doivent revenir au peuple. Le vieil élan derrière la propagation de l'information et du savoir – la volonté de s'assurer que le public sera capable de prendre les décisions les plus importantes et de tirer la société vers son propre idéal – devrait donc être toujours aussi fort, voire plus fort que jamais à cause de la fragilité du monde contemporain. Au lieu de quoi nous avons un journalisme manquant de sérieux et de moyens, ainsi que des universités, des bibliothèques et des écoles qui voient leurs ressources se tarir. Il fallait de l'optimisme pour affirmer la libération de l'individu humain en tant que valeur sociale, un optimisme qu'en elle-même cette libération justifiait amplement. Je crains que cette loyauté envers la démocratie ne soit la valeur américaine que nous sommes en grand danger de perdre.